



LE DRAPEAU

Conservons immortel le culte du drapeau ! Qu'il soit toujours, pour nous, emblème d'esérance : Par ses glorieux plis aux trois couleurs de France, De tous les étendards il est bien le plus beau !

A la hampe, parfois, ne flotte qu'un lambeau De soie et d'or ternis, pendans à la lance, On voit briller la croix d'honneur et de vaillance. Qui semble auréoler ce sublime oripeau !

Debout dans les combats, conduit par la Victoire, Il double le courage et ranime les cœurs. Car son souffle contient l'âme de notre Histoire !

Aimons le quoi qu'on dise et surtout quoi qu'on fasse ! Malgré les renégats et les sophistiqués, Saluons le drapeau : c'est la France qui passe !

Le Quatorze Juillet.

Le patriotisme est inventif ; parfois plus encore chez ceux qui sont loin de leur pays. Il est ainsi pour les membres de la Société française du 14 Juillet qui se donnent toujours la tâche, au retour de l'anniversaire de la Grande Révolution, d'organiser une manifestation qui en évoque le souvenir.

Cette société si heureusement composée de Français de naissance et d'origine ne s'épargne aucun effort, travaille avec amour pour se montrer à la hauteur de sa tâche.

Le souvenir fidèle et ému de la patrie absente anime très vivement les membres de la Société appelée à honorer celle-ci, aussi n'ont-ils rien oublié cette année encore dans l'accomplissement de leur œuvre délicate. En cela elle est allée plus loin que le devoir ; et, accoutant mieux encore les preuves de leur intelligence, ils sont arrivés à l'ingéniosité. Considérez le programme de leur fête qui s'ouvrira tout à l'heure ; aucune lacune à y constater.

Grâce à leurs efforts, à leur savoir-faire, à la variété de leurs idées déjà réalisées, la journée de ce jour superbement célébrée fera marque ; la date fameuse du 14 juillet 1789 recouvrera de son anniversaire 1911 un cadre élégant et grandiose en même temps qu'une touchante consécration. Ici jamais cette fête n'aura trouvé plus de sollicitude et d'entraînement ; jamais la mise en scène n'a été mieux entendue. Dans la foule qui s'y rendra, toutes les nationalités seront abondamment représentées ; nul ne verra manquer à l'impomposante solennité, car sur le conti-

ment de l'Union Américaine surtout la fête de la liberté est la fête de tous.

La période de 1789, dont le retour sera salué aujourd'hui, a en son sein des excès, ses victoires. Elle en a fait même parmi les innocents et les patriotes les plus purs ; le sang versé cause des ivresses, et nulle ivresse n'est plus terrible que celle-là. Mais il n'en va jamais autrement quand un principe nouveau se prend corps à corps, pour ainsi dire, avec tout un passé, un passé de tant de siècles.

Encore une fois, apportons notre tribut d'affection et de respect à cette France qui, obéissant toujours à ses instincts de générosité et d'émancipation, fut notre indomptable collaboratrice, alors que de la pointe de notre épée nous écrivions, en face de mille dangers, le livre à jamais glorieux qui s'ouvre à la Déclaration de l'Indépendance, se ferme à la capitulation de Yorktown et est signé de ces noms illustres : Washington et Lafayette.

UN Nouvel avertissement à la Turquie

Les journaux viennois adressent de nouveaux des avertissements pressants à la Turquie à propos de l'Albanie. Une note officielle de l'adresse de la Porte, publiée récemment par la Wiener Allgemeine Zeitung a été fort remarquée pour sa brutaie franchise ; elle est l'objet de tous les commentaires dans les milieux diplomatiques. En voici le texte : Les événements d'Albanie attirent de plus en plus l'attention

de l'opinion publique européenne, et on lit dans la presse de certaines grandes puissances des informations d'après lesquelles les puissances seraient décidées à intervenir et à demander de la part de la Turquie des garanties en vue de l'accomplissement des réformes en Albanie, informations qui ne reposent que sur des combinaisons sans fondement.

La Turquie, toutefois, dans son propre intérêt, ferait bien de mettre fin à une situation qui ne peut pas durer plus longtemps. La Porte a encore le pouvoir d'attendre ce but par une action prompte et énergique et par l'accomplissement des promesses faites de pacifier l'Albanie. Le gouvernement ottoman ne dispose plus, pour réaliser cette œuvre, que d'un court espace de temps. S'il ne profite pas du délai qui lui reste, il sera responsable d'une situation qui pourrait entraîner pour la Turquie en première ligne les plus désagréables conséquences. La tactique de la temporisation, qui fut pratiquée sous l'ancien régime, ne doit plus être suivie actuellement si la Porte veut éviter de graves dangers. Tous les amis du gouvernement de Constantinople doivent désirer que la Porte se décide à donner à la question albanaise les seules solutions que comporte l'intérêt de l'empire ottoman : le rétablissement de la paix en Albanie par l'accomplissement des revendications albanaises, comme la Porte l'a promis, et la concession d'une amnistie sans restrictions. Ce sont les moyens dont l'emploi prompt peut éviter la création d'une situation désagréable pour la Turquie. Il n'y a plus de temps à perdre, car la situation actuelle en Albanie est intenable.

L'annonce à un soulèvement possible des puissances balkaniques contre la Turquie, dans le cas d'un échec de la pacification albanaise, est claire. On estime en effet à Vienne, que le Monténégro ne serait pas le seul ennemi de la Turquie en cas de conflit. L'effervescence en Bulgarie, la réapparition des bandes en Macédoine augmentent les inquiétudes de la diplomatie austro-hongroise, qui a décidé d'attirer une dernière fois l'attention de la Turquie sur le péril qu'elle court.

Les Préfets de la Seine.

Paris, 1er juillet : M. de Seives devient ministre. C'est le couronnement de sa carrière administrative, et il devient ministre des affaires étrangères, comme son prédécesseur, M. Poubelle, était devenu ambassadeur en quittant la préfecture de la Seine. M. de Seives est remplacé par M. Delanney, directeur général des douanes, et c'est le dixième préfet de la Seine depuis M. Haussmann. Il est vrai que quel que soit l'homme qui passera.

Ce poste administratif, bien que très envié, qui donne une puissance sur une ville comme Paris, égale en population et en budget à plus d'un royaume, est il fait pour prédisposer aux affaires étrangères ? C'est ce qu'on peut se demander dans ces transitions brusques d'un poste à un autre. Ce qui est certain, c'est qu'il faut une grande diplomatie pour gouverner Paris avec le conseil municipal, éviter les conflits, assagir les violents et conduire la nef parisienne à l'abri des coups.

Et quel poste demande et donne-t-elle ?

La révolution du 4 septembre de l'Hôtel de Ville le siège du gouvernement de la Défense nationale. M. Etienne Arago fut nommé « maire de Paris ». Ce titre n'existait plus depuis la Révolution. Les maires de Paris n'avaient pas en la vie honneur ; celui-ci ne fut pas davantage. Il ne parait pas avoir fait de grands efforts pour approvisionner la Ville, qui allait être assiégée, M. Clément Duvernois, ministre du commerce, ayant fait

tout ce qui était possible dans les derniers jours de l'Empire. D'ailleurs, M. Etienne Arago ne fit que passer. Lors de l'invasion de l'Hôtel de Ville, le 31 octobre 1870, tandis que les membres du gouvernement restaient prisonniers autour de leur tapis vert, il vit un garde national verser une carafe dans le grand col enroulé de M. Garnier Pagès, en disant : « Bois, vieux bouquet ! »

M. Arago, qui avait été autrefois directeur du Vaudeville, et qui préférait la littérature à la politique, donna sa démission ; il fut remplacé, comme maire de Paris, par le secrétaire du gouvernement, M. Jules Ferry, qui avait eu le mérite d'aller chercher du secours pour délivrer le gouvernement, le 31 octobre, et qui avait écrit sous l'Empire « Les Comptes fantastiques d'Hausmann », ce qui avait fait la joie du parti républicain. Il tint bon jusqu'à la Commune, dut se réfugier à Versailles, fut nommé préfet de la Seine par M. Thiers et donna presque aussitôt sa démission devant l'opposition de l'Assemblée nationale. Il fut alors nommé ministre à Athènes.

Le 5 juin 1871, M. Léon Say devenait préfet de la Seine. Ce fut pour ainsi dire le commencement de sa carrière, qui devait être brillante, car il fut, on le sait, ambassadeur, ministre et président du Sénat. Il ne resta que six mois à l'Hôtel de Ville. Le 8 décembre de la même année, il était remplacé par celui qu'on appelait « le petit père Calmon », qui, d'orientaliste devenait républicain, comme M. Casimir Perier, dont il avait été le secrétaire général à l'intérieur.

Le lendemain de la chute de M. Thiers, le 25 mai 1873, M. Calmon était remplacé par M. Ferdinand Davaul, grand et bel homme, énergique et homme d'esprit dont on citait les bons mots. Au surplus, c'était un administrateur hors ligne, qui s'était déjà distingué comme préfet de la Gironde. Il put faire de grands choses pour Paris, notamment le percement de l'avenue de l'Opéra, amorcée sous l'Empire. Il devait néanmoins tomber avec le maréchal de Mac-Mahon, qui avait en lui une confiance absolue, et le 25 janvier 1879 il était remplacé par M. Hérodin, après six années de bonne administration.

M. Hérodin fut près de trois ans préfet de la Seine. Il ne s'est guère signalé que par la liquidation des écoles et les nombreux changements de noms des rues de Paris. Il mourut subitement le 1er janvier 1882, juste au moment où Gambetta, après lui, M. Floquet fut préfet pendant dix mois et fut remplacé par M. Poubelle, qui inaugura l'ère des longues administrations. C'était aussi un bel homme, orné d'une grande barbe blonde, un esprit souple et fin. Son nom est resté attaché à ces boîtes à ordres qui ont contribué à assainir Paris. Il a commencé la série des grands travaux, les percements de grandes avenues dans les quartiers populaires. Nous avons dit qu'il fut nommé ambassadeur après le Vatican en 1896, après treize années de préfecture, et c'est alors que M. de Seives lui succéda, pour gouverner Paris pendant douze ans.

M. Poubelle avait administré Paris pendant l'Exposition de 1889 ; M. de Seives fut l'Exposition de 1900, et la prépara par de grands travaux d'électricité et le premier Métropolitain. Nous lui devons, il faut le reconnaître, l'abaissement du prix du gaz, de l'électricité, des omnibus et l'achèvement du boulevard Raspail. Nous n'avons pas à le dé-

pendre ici contre les attaques dont il a été l'objet en ces derniers temps, à propos de la lenteur des travaux publics dans les grandes voies de la capitale et de la malpropreté des rues. En tout cas, M. de Seives est un homme de parfaite éducation, déjà lié avec le corps diplomatique, et qui n'aura qu'à se souvenir des traditions de finesse et de l'expérience de son oncle, M. de Freycinet.

Le Couronnement vu par un Français.

Un journal-parisien a demandé à M. le comte d'Haussoville, de l'Académie française, de vouloir bien donner à ses lecteurs un article sur la cérémonie du couronnement et la revue de Spithead, auxquelles il a assisté. M. le comte d'Haussoville a répondu qu'il avait précédemment adressé sur ce sujet, au directeur du « Times », la lettre que voici :

Monsieur, Vous me faites l'honneur d'insister auprès de moi pour connaître mes sentiments au sujet de la cérémonie du Couronnement et de la revue navale, auxquelles j'ai eu la bonne fortune d'assister. Comment ces sentiments pourraient-ils être autres que ceux d'une profonde admiration, d'abord, pour l'ordre parfait avec lequel toutes ces cérémonies se sont déroulées, et pour votre police de Londres, que je trouve remarquablement bien faite, et ensuite pour ces cérémonies elles-mêmes ?

Le service religieux dans votre vieille abbaye de Westminster, qui rappelle tant de grands souvenirs historiques, s'est déroulé avec beaucoup de pompe et de magnificence. Vous ne m'en voudrez pas de dire que, par la beauté des chants, il m'a rappelé quelques uns de nos plus beaux services catholiques. Je suis heureux d'avoir assisté à ce rare spectacle, mais ce qui m'a intéressé davantage encore, c'est l'enthousiasme avec lequel la population de Londres, même — et je dirais presque surtout — dans les quartiers les plus pauvres, a salué le passage du cortège royal. Cet enthousiasme est pour le futur règne de votre nouveau « Sailor King » un heureux présage.

La revue navale a été également un magnifique déploiement de votre puissance maritime. Vous êtes la seule nation au monde qui puisse mettre en ligne en même temps autant de cuirassés, de croiseurs, de torpilleurs. Puissez-vous, tant que l'état du monde le commandera, et dans l'intérêt même de l'équilibre des forces européennes, conserver cette supériorité !

Mais, puisque vous m'avez mis, de force en quelque sorte, la plume à la main, me permettez-vous d'ajouter que ceux qui admirent et aiment l'Angleterre — et personne n'est plus que moi du nombre de ceux-là — s'affligent à la pensée que, demain, va recommencer entre les partis, à propos de la question constitutionnelle, une querelle qui leur paraît singulièrement stérile ? Avec votre vieille Constitution, vous êtes devenus une des plus grandes nations du monde. Parce qu'elle est, peut-être, imparfaite sur tel ou tel point, comme toutes les œuvres humaines, est-il nécessaire de la bouleverser complètement ? Si la Conférence, qui a suivi la mort de votre regretté roi, Edouard VII, avait abouti à un ac-

cord, l'Angleterre serait donnée au monde une grande leçon de sagesse politique, qu'on pouvait attendre d'elle, car cette leçon eût été digne de son passé. Est-il trop tard pour espérer qu'elle lui donnera encore ?

J'ai peut-être tort, comme étranger, de me permettre d'exprimer ainsi un avis, ou plutôt un vœu, sur vos affaires intérieures. Veuillez voir dans ce vœu et dans cet appel à votre sagesse politique, l'hommage d'un Français qui s'est réjoui plus que personne de l'entente cordiale entre nos deux pays.

COMTE D'HAUSSOVILLE, de l'Académie française

Londres, le 24 juin 1911.

Professeur A. de Chateaufort OFFICIER D'ACADEMIE.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs, que le Gouvernement français, reconnaissant les éminents services rendus à l'œuvre de la propagation de la langue française à l'étranger, a décerné les palmes d'officier d'Académie à Monsieur le Professeur A. de Chateaufort, directeur des cours de français de l'Alliance Franco-Louisianaise, à la Nouvelle-Orléans.

Monsieur le Professeur A. de Chateaufort, par une attention délicate, a reçu la nouvelle de sa nomination par une lettre signée du Ministre de l'Instruction Publique, et contresignée par le Chef Adjoint du Cabinet. Tous les amis — et ils sont nombreux — du distingué Professeur se réjouiront avec lui d'un honneur si parfaitement mérité.

FORT ESPAGNOL.

Les artistes de vaudeville qui depuis une quinzaine occupent la scène du Fort Espagnol de viennent chaque jour plus populaires et leurs exercices sont fréquemment applaudis.

Il en est de même de l'orchestre du professeur de la Fuente, dont les excellents programmes plaisent fort au public.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS. Trois Editions Distinctes Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

VENGEANCE AVEUGLE

GRAND ROMAN INEDIT Par JEAN PALERIA PREMIERE PARTIE MICHEL & Cie LES PREJUGES D'AVEUGLE

Le ciel s'était éclairci, l'orage avait passé, un dernier rayon de soleil caressait tout à coup l'illuminer la statue de la Vierge qui semblait leur sourire.

Il se recueillait, s'oubliait dans une douce extase quand, brusquement, la porte de la chapelle s'ouvrit et Annette parut, tenant en main un vaste parapluie tout ruisseau d'eau.

Obéissant le recueillement de l'île, elle s'écria : — Ah ! ma fillette, je m'doutais bien que tu avais dû te réfugier ici... Quelle bile je m'en suis faite de te savoir dehors par un temps pareil.

La brave femme allait s'étendre sur les inquiétudes qu'elle avait éprouvées, mais la vue du marquis qu'elle n'avait pas d'abord aperçu, lui occupa net la parole.

Je craignais que tu ne te sois lassée de surprendre par l'orage... Quelle coupe de tonnerre, bon Dieu !... Mais, ça m'a l'air d'être fini, à présent, n'est-ce pas ?

— En effet, le soleil brille, dit Irène, il faut nous hâter, maman doit être inquiète.

Tous trois sortirent de la chapelle après s'être dévotement inclinés devant l'image miraculeuse.

— Le lendemain, Guy sortit pour faire sa promenade quotidienne. A quelques pas du château, il fut tout étonné de voir Annette assise sur le bord d'un fossé, semblant attendre quelqu'un.

— Oui, dit-il, je vais vous dire en un mot comme en quatre, ce que j'ai sur le cœur.

— Dites, fit le marquis, intrigué par ce préambule.

— J'ai pas besoin de vous appeler que j'ai nourri Irène de mon lait, n'est-ce pas ?

— C'est bien ça, monsieur le marquis ; cependant, moi, je viens vous demander de me jurer sur ce que vous avez de plus cher... tenez, sur votre honneur de gentilhomme et aussi sur la tête de votre mère... que vous avez bel et bien promis à ma petite de faire d'elle votre femme et que vous avez vraiment l'intention de tenir cette promesse.

— Faut que je me souvienne à présent... sans adieu... Le jeune homme en souriant dit à Irène le passage :

— Ne partez pas si vite, encore un mot, s'il vous plaît... — Courez-vous quelquefois Mlle Michel à la chapelle des amoureux, je compte y faire de nombreux pèlerinages. Nous aurons tant besoin de secours de la Vierge pour mener à bien nos projets... — Ah ! je vous vois venir... Toutefoie, je ne dis pas non... Dieu ne m'en vaudra pas. Prier n'a jamais été un péché... Plus calme, après avoir dévotement prié congé du marquis, Annette regagna la chapelle qui conduisait aux Glycines ; et, tout en marchant, elle murmura :

— Pourquoi ce mariage ne se ferait-il pas ?... Il y a, après tout, beaucoup de marquées et de duchesses qui ne sont pas assés bien tournées que ma petite Irène.

— LA CATASTROPHE

Quinze jours s'étaient écoulés depuis le départ de M. Belmont, appelé à Paris par une dépêche de son notaire.

Ces quinze jours avaient passé paisiblement par la duchesse et son fils car, entre ces deux êtres, il existait une harmonie parfaite. D'une intelligence remarqua-

ble, Mme de Belmont s'intéressait aux travaux du jeune marquis ; n'était-elle pas la confidente de ses projets et de ses espérances ; cependant, le nom d'Irène, par une sorte d'accord tacite, n'était jamais prononcé.

Le matin du quatorzième jour, comme la mère et le fils étaient occupés à examiner des mémoires que le vieux régisseur leur avait remis, Guy fit observer à la duchesse :

— Il est incroyable que votre ordre et votre économie si bien entendus ne parviennent pas à équilibrer notre budget... Depuis le départ de mon père, les réclamations pleuvent... Il y a certainement un gouffre inconnu où s'enfouissent vos revenus... Jusqu'à ce brave Simonot, notre régisseur, auquel on doit une forte somme... Sans relever l'allusion faite aux dépenses mystérieuses qui les conduisaient à la ruine, Mme de Belmont répondit :

— Je suis lasse de la gêne qui nous étirent, et j'en arrive à désirer que ton père ait conclu la vente de notre maison de la place des Voeges. Cela nous permettrait de parer aux plus urgentes de ces réclamations... L'argent d'à notre régisseur me pèse particulièrement.

Pourvu que Robert ne s'éternise pas à Paris... Comme en réponse à ce souhait, un employé du télégraphe franchissait la grille de château,